

Isabelle Stengers,
activer les possibles

dialogue avec Frédérique Dolphijn

éditions esperluète

collection orbe

activer les possibles

blanc

Dans ma vie et dans ma tête c'est un mot qui prend sens ces temps-ci. Il a été repris par des mouvements de lutte décoloniale. Je parle notamment des *Indigènes de la République** qui font scandale en France. On est très en retard par rapport aux États-Unis où le *Rêve Blanc* est quelque chose qui a été décrypté par les afro-américains (dans la culture européenne on a encore le droit de dire « Noirs » parce qu'eux-mêmes l'acceptent). Cela leur sert à analyser non pas une différence entre les races, au contraire ils sont antiracistes, mais cette situation où les Blancs sont du côté de la norme, de ce qu'il faut faire et qui est proposé à tous comme normal. C'est ce qu'on appelle le blanchissement.

« Nous ne sommes pas racistes, notre espoir est que vous deveniez comme nous et il n'y aura plus de problèmes ! » Et comme on est tolérant, un mot que je déteste, on vous laisse le temps, mais il ne faut pas exagérer !

Il se fait que je me sens européenne. Mes parents étaient historiens, j'ai été nourrie de littératures, de références européennes, etc.

* **Indigènes de la République** est le nom générique d'un appel, d'une association puis d'un mouvement politique apparus en 2005 en France, devenu parti politique, se définissant comme antiraciste et « décolonial ». Ses fondateurs se fixent pour objectif la lutte contre les discriminations, qu'elles soient fondées sur la race ou la religion.

Donc je sais que beaucoup de ce qui m'a nourrie intellectuellement et affectivement peut être critiqué du point de vue décolonial. Et je ne veux pas me défendre, je ne veux pas hurler avec les loups qui prétendent que les Indigènes de la République sont racistes. Je reconnais la bêtise, le manque d'imagination et l'assurance d'être dans le bon de ceux qui refusent la critique de ce à quoi ils tiennent. Mais pour moi c'est une épreuve au sens où je refuse de renier ce à quoi je tiens, et qui me tient, qui me fait penser. Je veux pouvoir continuer à penser et ne pas simplement dire : oui, ils ont raison. Parce que je sais que si je faisais ça, dans une autre partie de mon crâne je me dirais, je dois être compréhensive parce que comme ce sont des victimes, ils ont bien le droit de le dire. Je veux penser grâce à eux, avec eux, mais pas comme eux. Je ne suis pas comme eux.

En tant que femme je peux reconnaître les discriminations qu'ils dénoncent. Les femmes les ont aussi subies. Mais il y a une trajectoire de pensée à transformer, pas à renier. Une question qui fait épreuve par exemple, c'est : quelles histoires nous concernant pourraient

activer les possibles

être dignes de les intéresser, pas de les réconcilier avec nous, mais de permettre des pratiques de pensées communes l'un avec l'autre, qui en apprendraient à tous les deux sur cette histoire de colonisation qui a fait de nous des Blancs. Quelles sont les histoires qui seraient dignes de fabriquer non pas des « Ah toi aussi ! », pas des reconnaissances mutuelles, mais des intérêts mutuels ?

On rejoint l'étonnement ?

Oui effectivement, parce que c'est une épreuve qui vient de l'extérieur. Suis-je capable de dire quelque chose, non pas qui les fasse changer d'avis, la question n'est pas là, mais les fasse penser ? Un des points d'appui, c'est ce que j'ai appris des sorcières néo-païennes comme Starhawk*.

J'ai appris à penser et à sentir la naissance de l'individu moderne avec ses droits, sa liberté de s'exprimer, tout ce dont nous sommes tellement fiers, en relation avec une opération d'éradication un peu analogue avec la colonisation : la destruction des modes de socialisation qui étaient liés avec les *communs* dont les paysans avaient l'usage par droit coutumier, quelque chose comme des *communs* existait à peu près partout. L'idée

* Starhawk, née Miriam Simos en 1951, est une écrivaine et militante écoféministe et néopaïenne américaine. Elle a eu une grande influence sur la wicca féministe américaine. La wicca ou wiccanisme est un mouvement religieux basé sur l'« Ancienne Religion Païenne » redéfinie par Gerald Gardner. La wicca inclut des éléments de croyances telles que le chamanisme, le druidisme et les mythologies gréco-romaine, slave, celtique et nordique.

d'une terre privatisée, appropriée, clôturée a été une nouveauté qui a partout signifié la destruction de pratiques de solidarité et d'intelligence collective.

La chasse aux sorcières, qui étaient aussi les sages-femmes et les guérisseuses dans les villages, et la privatisation des terres sont corrélées. Starhawk le montre très bien. Et donc je ne suis pas seulement le produit de ce que l'Occident a célébré comme son progrès. J'ai le choix entre me situer en héritière des chasseurs de sorcières et de ceux qui ont justifié la privatisation des communs, ou des sorcières et de ceux qui ont vu leur monde détruit.

C'est revenu ces temps-ci, au moment où Trump a été élu, notamment en Californie où les sorcières néo-païennes sont assez présentes. Il y a des affiches dans les manifestations qui disaient : « *je suis la descendante d'une des sorcières que vous n'avez pas pu brûler* ».

Se dire descendante du ravage qui a donné naissance au monde dont nous sommes si fiers, au monde des Blancs, c'est une manière de commencer à résister. La question n'est pas de dire : « ah ! Nous aussi on a beaucoup souffert, nous aussi on est des victimes »... surtout que

* Donald Trump, 45^e président des États-Unis, est un homme d'affaires, animateur de télévision et politicien américain.

c'est loin tout de même... la question est de dire : « attention, là, ce à quoi on a à faire ce ne sont pas à des Blancs au sens positif, comme ils se présentent, comme vous les voyez, qui sont les heureux bénéficiaires de tout ça ! C'est à des gens qui sont à moitié détruits parce qu'ils proviennent – il y a un poème qui dit ça, *chu d'un désastre obscur** c'est-à-dire oublié, rationalisé – nous sommes issus d'un désastre obscur. »

Se resituer comme héritier d'un désastre et pas seulement d'un progrès, ça permet de créer des degrés de liberté un peu inattendus. Cela réveille le souvenir de ces expropriations et cette manière dont on a été rendus satisfaits de nous-mêmes ; et finalement relativement passifs et consommateurs.

Resituer nos faiblesses et pouvoir les dire avec d'autres mots que ceux qui ont pris le désastre colonial de plein fouet, pour qui il n'a rien d'obscur, mais le dire tout aussi durement.

On peut dire que notre époque, qui a inventé l'égalité, a inventé de nouvelles formes d'inégalité. Regarde l'école. Il y a les quelques-uns qui par une intrication entre configuration cérébrale, capital culturel, social, familial, etc., s'en tirent... en tirent des choses qui leur

* *chu d'un désastre obscur* : extrait d'un poème de Stéphane Mallarmé (1842–1898) : *Le tombeau d'Edgar Poe*, hommage rendu par Mallarmé à Edgar Allan Poe (1809–1849), écrivain américain.

permettent de se construire. Je me suis embêtée à l'école comme ce n'est pas permis, mais elle ne m'a pas détruite, ce qui fait que j'appartiens à une sorte d'élite. Et puis, il y a ceux qui sont massacrés par l'école, qui y ont appris la peur de se tromper, qui sont persuadés de leur insuffisance, ou alors qui se révoltent mais sur un mode qui les détruit. L'école est une de ces institutions qui prolongent le désastre sous nos yeux et de plus en plus. Pouvoir dire : oui, c'est ça les Blancs ! Les descendants d'un désastre obscur, et parler de ce désastre, ça m'importe. Ça m'importe d'autant plus parce qu'il y a quelques décennies on pouvait se dire, « on va s'en tirer par des moyens radicaux, on va construire un monde nouveau ou un homme nouveau. » Pour nous, vivre issu d'un désastre qui continue, c'est apprendre l'humilité, apprendre à recommencer, à récupérer des morceaux d'intelligence, des morceaux de faire ensemble. Il ne faut pas attendre les lendemains qui chantent, il faut faire pousser des petites chansons très humbles, il faut repeupler le paysage.

C'est en cherchant de ce côté-là que j'essaie de fabriquer un rapport avec ce que disent ceux qui luttent contre l'emprise des Blancs,

activer les possibles

tout en sachant que ce dont ils sont victimes, je ne pourrai jamais en sentir l'intensité.

Encore une fois les femmes ont pu être les victimes de ces mises à l'écart. Mais les luttes féministes ont fait qu'on sait à qui on a affaire, et on peut avoir de la défense même si rien n'est fini, on ne doit pas conquérir une légitimité lorsque l'on refuse ça. Mais eux, ils vivent le désastre, on continue à vouloir les coloniser, à les blanchir, on leur demande d'oublier d'où ils viennent.

C'est ce que tu évoques, là, qui te porte, qui soutient ton désir et ton travail d'écriture ?

L'idée de voir une situation comme inséparable d'un ravage, pas comme obéissant à une logique de progrès, oui ! Ne jamais permettre à ceux qui se font des vies intéressantes de juger tous ceux qu'on ne nourrit que de conneries.

Si comme disait Deleuze, la gauche a besoin que les gens pensent, il s'agit de refuser à priori les très bonnes raisons de ceux qui disent : « Oui, mais nous savons bien que les gens ne sont pas capables », etc. Celui qui dit ça, pour moi, c'est simplement un ennemi.

– rires –

Et souvent je le lui fais sentir.

C'est un guerroisement contre le lieu commun ?
Oui. Contre le lieu commun qui vient d'ailleurs. Je n'ai rien contre les lieux communs de connivence qui circulent dans un groupe et qui font rire. Mais ces lieux communs-là, c'est du poison. C'est du poison parce que ceux qui parlent « des gens » le font avec la confiance que ceux dont ils parlent vont accepter et même approuver et se plaindre « des gens ». Ceux qu'on appelle Blancs le sont dès qu'ils sont frappés de cette amnésie qui leur font croire que ce qu'ils sont devenus dans ce monde, c'est normal ! Ce n'est pas normal, nous ne savons pas de quoi « les gens » pourraient devenir capables !

Quels sont tes outils pour combattre la normalité ? On parlait de l'école !

J'ai surtout essayé de ne pas devenir un exemple à suivre. En tant que prof de philo, une des choses que j'ai un peu réussies, c'est créer ce que j'appellerais des interstices, des espaces respirables où se tissent des liens pratiques à la fois ouverts et exigeants, contre la pression à la norme.

On est en situation difficile, c'est quasiment de l'hygiène, trouver des lieux où on peut respirer, où on peut rire ensemble.

activer les possibles

Crées-tu des lieux respirables dans tes textes, des interstices ?

J'essaye de créer des mots, des manières de dire, de penser, d'écrire, qui puissent donner des « Ah tiens, on peut faire ça ! ».

Mais pour faire des interstices avec d'autres, il faut que ces autres soient déjà un peu en quête de ça.

Ce n'est pas une entreprise de conversion. Il y a beaucoup de gens qui balbutient. J'ai été quelqu'un qui a balbutié, j'ai eu besoin d'aide. Donc fabriquer des choses qui puissent aider, nourrir, qui puissent donner des idées à d'autres qui cherchent, ça aussi, c'est ce que je peux faire. Je ne rêve pas que ce que j'écris devienne le livre à la mode. Au contraire, j'écris de telle sorte qu'il faut le faire pour saisir ce que je propose, ça ne s'avale pas comme un bout de chocolat !

Encore qu'un chocolat à 95% !

Oui peut-être !

– rires –

Je fais un geste qui a besoin que l'autre, le lecteur ou les étudiants répondent par leur propre geste.

Il y a une invitation à être en travail ?

Oui, une incitation... en offrant quelques

Isabelle Stengers

possibilités de prises que j'ai fabriquées, mais avec l'espoir que celle ou celui qui accepte la prise va en faire sa propre prise.

Ce sont des propositions ?

Oui, des propositions au sens actif du terme, et pas à prendre ou à laisser. C'est pour ça que je préfère le mot recette parce qu'une recette on la reprend, on l'accommode à la situation.

Il y a ceux qui appliquent la recette !

Eh oui ! Une théorie demande d'être appliquée, une recette on peut l'appliquer. Mais à force de le faire on peut devenir capable de la faire varier, du moment qu'on ne lui donne pas autorité. C'est un enjeu pratique dans les interstices.

souffle

le ne sais pas ce que serait mon rapport à ce